Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 41 (2004)
Heft: 1624

Artikel: Marques suisses: Camille Bloch : une famille à la barre
Autor: Danesi, Marco
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1019379

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Une famille à la barre

Depuis septante-cinq ans, l'usine de Courtelary, dans le Jura bernois, fabrique Ragusa et Torino dans un vallon d'horlogers.

Cette année, c'est la fête à Courtelary.. Camille Bloch célèbre septante-cinq ans de chocolat. Fondée à Berne en 1929, la société déménage dans le village en 1935. Coincée entre la montagne du Droit et celle d'Envers, l'usine se dresse sur la ligne Bienne - La Chaux-de-Fonds.

Cinquante millions de chiffres d'affaire annuels, sept tonnes de chocolat quotidiens, les résultats affichés par le service de presse coupent le souffle. Courtelary sent le cacao. Et les Bloch sont fiers de leur réussite. Ragusa, Torino, délices doublés de liqueurs trahissent l'appétit d'identité à chaque bouchée. «Mon chocolat suisse», le nouveau logo commercialisé en 2003, ponctue le plaisir égoïste et patriotique. Sans parler de l'esprit de famille qui nargue la société anonyme avec un conseil d'administration composé exclusivement de membres de la dynastie.

Ouvrières au début des années soixante

Rolf Bloch se retire. Daniel et Stéphane dirigent désormais l'usine. La succession a été amorcée il y a dix ans. Seul le long terme compte. Les défis d'avenir se gagnent avec obstination et imagination. Ragusa naît pendant la Seconde Guerre mondiale. Pour échapper à la pénurie de cacao, Camille Bloch mélange le chocolat avec des noisettes. Trois cents ouvriers, surtout des immigrés italiens, espagnols et portugais, brassaient à la main la pâte. La mécanisation, sinon les robots, ressert la chaîne de fabrication. La productivité bondit et l'emploi chute. Aujourd'hui 165 collaborateurs, surtout des femmes, répètent à l'envi les mêmes gestes aux ordres des machines. Les hommes surveillent les cadences et les appareils.

A l'usine

Le bruit disloque les bouffées acides du cacao. L'hygiène dicte sa loi. Blouses et bonnets immaculés pour tout le monde et désinfection généralisée. La salmonellose hante encore les chocolatiers. Séparer le propre du sale et neutraliser le danger bactériologique. Avant le concassage, des bielles et des pistons qui tapent sans pitié, on contrôle méticuleusement la marchandise.

La bouillie de cacao fond à la chaleur vive des chaudrons. Les noisettes pulvérisées plongent dans la masse brune. Elle file lentement sur les tapis roulants. Les lignes de Ragusa et de Torino (70% des ventes) avancent côte à côte. Les pièces paradent en arme. En route, on sabre au centimètre près les branches, une invention maison à la place de la coupe manuelle pratiquée pendant un demi siècle. A la fin elles disparaissent sous une robe coulante qui fige le chocolat fondant prêt à l'emballage. Le bruit monte au plafond, il revient, il rebondit. Fracasse l'ouïe et l'entendement. Pour des salaires modestes, malgré les pralines avalées à la sauvette, autrefois soldées par de fouilles au corps, et avec la bénédiction de la Convention collective de l'industrie chocolatière suisse.

L'obsession de la main-d'œuvre

Camille Bloch, en pionnier culotté, déménage à Courtelary parce qu'il a besoin d'espace et parce qu'il ne peut pas se payer le bâtiment bernois dans lequel il est installé. Il rachète une vieille fabrique de pâte à papier. La crise qui sévit après le krach boursier de 1929 libère la main-d'œuvre nécessaire, déjà flexible. La production de chocolat varie selon les saisons, effervescente en hiver, ralentie en été. C'est seulement plus tard, avec la reprise économique et la résurrection de l'industrie horlogère, que le personnel fait défaut. Longines mène la vie dure au chocolatier. Les chasseurs de têtes, descendues de Saint-Imier, guettent la sortie de l'usine. En un tour de main, ils offrent plus d'argent et moins de fatigue. Pour stopper l'hémorragie à la fin des années soixante, Rolf Bloch, qui a relevé le père en 1959, augmente les salaires et invente les primes au mérite et à l'effort.

Mais, il y a pire. A l'aube des années septante, la Suisse part en campagne contre les travailleurs étrangers. La Confédération restreint leur nombre tandis que les organisations xénophobes crient «rauss» via la démocratie directe. La survie de l'usine est en jeu. Sans hésiter, Rolf Bloch engage les femmes du vallon. Il promet temps partiel et garde d'enfants. Une garderie ouvre en 1971. Ragusa et Torino gagnent le pari. Désormais en route vers les étalages des grands distributeurs, fossoyeurs des petits détaillants chers à Camille Bloch.

Une fidélité têtue

Les Bloch ne licencient jamais. Au pire de la crise pétrolière, entre 1974 et 1977, le personnel astique à répétition dépôts et chaînes de production, vitres et planchers. De l'autre côté, les employés se cramponnent à l'entreprise. Les salaires tombent ponctuels et le patron passe les saluer tous les jours et parfois les pousse en voiture jusqu'à la maison. Et puis les débouchés sont rares. C'est pourquoi, Courtelary et Cormoret, la commune voisine, malgré quelques différends rapidement apaisés, ont toujours roulé pour les Bloch. Tout au début, elles financent l'achat de l'usine à papier désaffectée. Au fil des ans, elles ménagent la pression fiscale ainsi que la recherche de personnel et des logements pour les ouvriers. Aujourd'hui, Daniel et Stéphane comptent rester. La belle fête d'anniversaire écarte pour un temps la fuite des jeunes et la dérive de toute une région, à la périphérie des grands axes. La voiture et les pendulaires font le reste. Berne et Bienne fournissent les cadres de la croissance promise. Les héritiers ont des idées et comptent conquérir les marchés étrangers à coup de barres et de délicatesses fourrées. *md*

Michel Bührer, *Camille Bloch, 75 ans de douceur*, Camille Bloch, 2004.

www.camillebloch.ch